

Hommes-machines, mode d'emploi

1. *La maladie est un langage*
2. *Le corps est une représentation*
3. *La médecine est une pratique politique*
Bryan S. Turner, *The body and the society*

De sujets à patients

Sous les gravats des démocraties faisandées du XX^{ème} siècle et de leur subversion avortée, nous voyons à présent surgir une nouvelle forme de domination, un rapport de complicité inédit et pervers entre dominants et dominés: le biopouvoir. Ce pouvoir touche en nous à ce qu'il y a de plus exposé en même temps que de plus caché, la vie nue, qu'a produite une formation sociale où tout ce qui excède le domaine abstrait de «l'économie» ne participe de *rien*. Le Bloom est le nom de cette vie sans défense, sans valeur, sans forme, et pour tout dire, en deçà de l'humain. Ce qui se joue ici n'est pas indigne de notre attention: il y va d'un tel ravage du sujet occidental que c'est le politique même qui a été rendu radicalement impossible, dans sa forme classique. La vacance de ce sujet, qui avait habité tant la philosophie que les sciences et le politique, a laissé une place béante que le Bloom *est*. Avec lui, c'est à une vie humaine amoindrie, à une créature incapable de désir, de volonté et d'autonomie que nous avons affaire. Le politique ne peut qu'être tragiquement dénié à une telle créature, dont le destin est celui d'une *attente* sans fin ni objet. Finalement, cette société ressemble à un hôpital où chaque malade serait possédé du désir de changer de lit.

La domination ne nous demande plus guère que d'être *patients*, dans le double sens du terme: nous devrions supporter et subir passivement son désastre sans jamais en exiger réparation, et en même temps tolérer d'être dépendants d'elle, non comme on pourrait dépendre d'un père ou d'un employeur – rapports qui ménagent toujours la possibilité d'une émancipation –, mais comme un patient dépend de son médecin, c'est-à-dire dans un rapport dont l'interruption provoque la mort du patient lui-même. *Patior*, en latin, signifie généralement *souffrir*, mais de la même racine dérive aussi *passion*. Or la passion, en ce qu'elle implique un rapport *actif* à la vie, s'oppose à la patience

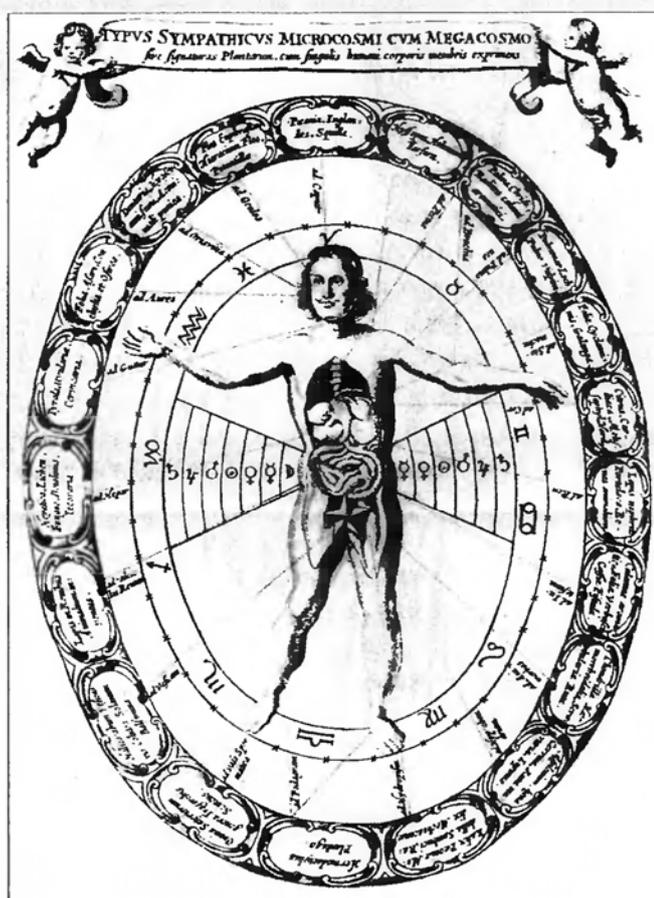
comme à son contraire. C'est précisément ce rapport actif que la domination a peu à peu fait disparaître, pour le «bien» des sujets, c'est-à-dire pour qu'ils fassent *de bon sujets* dépendants d'elle pour survivre, en une sorte d'acharnement thérapeutique à l'échelle mondiale. Et tandis que les corps humains envahissent la planète en une prolifération sans précédent, garantie par les «progrès» de la médecine, l'esprit finit de quitter ces corps dépassionnés, rendus étrangers à soi et à l'autre, tandis que la réalité s'aplatit en une trame contingente, où tout parle de tout sauf de nous et de notre destin.

Pourquoi le Viagra? Que dire de plus sur cette nouvelle frontière de l'aberration que l'humanité vient de franchir?

Ce qui a été dit sur le Viagra a jeté une lumière pudique sur son histoire et parfois, entre statistiques et mots d'esprit, y affleure la réalité présente; bien que l'*on* ne se risquât jamais au-delà. Nulle tentative de révéler les raisons profondes de son apparition: sur ce que le capitalisme avancé a fait de la vie humaine et sur la forme qu'elle doit prendre pour se maintenir, l'*omertà* fut effective. Que l'humanité à venir soit affligée d'impuissance – ou croie l'être, ce qui revient au même –, ou que ce soient nos contemporains, les gens que nous croisons dans l'escalier ou au supermarché, telle n'est pas la question. Il ne nous incombe pas davantage de nous demander si l'impuissance qui frappe la population masculine des pays industrialisés correspond à une ruse schopenhaurienne de l'espèce pour provoquer l'extinction de cette part d'elle-même qui s'est enfoncée le plus profondément dans l'abjection et le malheur. L'important n'est pas tant la mutation anthropologique qu'opère le Viagra, que le terrain préexistant à son apparition, depuis longtemps colonisé par les formes les plus insidieuses de l'oppression.

Le Viagra n'est pas le résultat d'une recherche scientifique pressée par des manifestations publiques en faveur du sexe-enfin-accessible-à-tous, et il serait erroné d'analyser son his-

toire depuis «la base», du point de vue de ses usagers. En effet les consommateurs du Viagra ne sont pas de vrais consommateurs, ou mieux, ils le sont dans la mesure où ils achètent l'effet, la conséquence de la marchandise, non la marchandise elle-même; mais cet effet, pour la première fois, n'est ni une sensation privée à consommer plus ou moins collectivement, ni la condition préliminaire à de nouvelles relations (une belle voiture, des vacances où rencontrer d'éventuels partenaires sexuels, etc.). La dématérialisation de la pornographie et de la prostitution, leur devenir-métaphysique, les avait déjà fait entrer dans nos téléphones à travers les lignes érotiques, mais pas encore se glisser entre nos draps. Avec le Viagra, les hommes achètent la modalité de la relation et sa condition de réalisation; leur seul domaine de choix – le partenaire, l'autre – rentre automatiquement dans l'ombre, car ils n'ont en vérité rien acheté d'autre que l'interchangeabilité humaine potentielle.



Viagra, biopolitique et plaisir de savoir

La biopolitique, ainsi que l'a définie Foucault, est le «pouvoir de faire vivre et laisser mourir» et s'applique non seulement à chacun en particulier, mais aussi au corps multiple et polycéphale de la population, installant des «mécanismes de sécurité concernant tout ce qu'il y a d'aléatoire dans chaque population d'êtres vivants» afin d'«optimiser un état de vie», de «prendre en gestion la vie» (M. Foucault, *Il faut défendre la société*).

Notre sexualité, avant de nous apparaître insuffisante ou pathologique, avait déjà été médicalisée, non seulement dans ses aspects déviants, mais en tant que telle, «comme si elle était une zone de fragilité pathologique particulière dans l'existence humaine» (Foucault). C'est nous-mêmes qui adoptons le style pharmaceutique, qui introjectons la norme médicale et l'appliquons à tout ce qui est humain.

Nous sommes définitivement mobilisés comme «fonds», surtout dans nos activités ludiques et érotiques où sinon nous risquerions de rencontrer l'image décolorée de nous-mêmes et de notre liberté perdue depuis toujours. C'est justement là que la domination installe ses miroirs déformants. Et tout ce qui parle vraiment de nous, notre chair et nos sentiments, nos désirs et nos douleurs, tout ce qui en nous est passion et non passivité, nous est étranger comme un emploi que nous n'avons pas choisi: «Si le pouvoir concerne les corps, ce n'est pas parce qu'il a d'abord été intériorisé dans la conscience des gens. Il y a un réseau de bio-pouvoir, de somato-pouvoir qui est lui-même un réseau à partir duquel naît la sexualité comme phénomène historique et culturel à l'intérieur duquel en même temps nous nous reconnaissons et nous nous perdons.» (M. Foucault, *Les rapports de pouvoir passent à l'intérieur des corps*)

«Une bonne érection commence par le relâchement du muscle érectile qui constitue la hampe du pénis. Ce relâchement facilite la dilatation des artères, donc l'afflux sanguin dans le corps caverneux, ce qui permet au membre de se raidir. C'est là qu'intervient le Viagra.» (*Cosmopolitan*, juillet 1995)

Bien que n'ayant pas souvenir d'une telle crudité, même dans nos livres de sciences naturelles du collège, nous ne devons pas nous étonner de la trouver dans les quotidiens et les hebdomadaires, avec son aspect dérangeant, *unheimlich*, tout à la fois étranger et familier. À notre époque, l'*ars erotica* est devenue une *scientia sexualis* qui pour comprendre a besoin de classifier: une érection *en soi* peut être «bonne» ou «moins bonne», et ce qui en mesurera la valeur sera la «quantité de jouissance» qu'on en pourra retirer.

Des siècles d'aliénation nous séparent de la simple sagesse de Rufus d'Ephèse, qui notait dans son traité de médecine: «Le mieux pour l'homme est de s'adonner aux rapports sexuels quand il est talonné à la fois par le désir de l'âme et par les exigences du corps.»

Voici venu le temps de la «pharmacologie cosmétique» (*Le Monde*, 4 septembre 1998), où les médicaments raffermissent les tissus, stoppent la calvitie, rendent sveltes, effacent les stigmates du temps. «Certes, affirme Richard Friedman, directeur de la clinique de psychopharmacologie à l'hôpital de New York, la limite n'est pas évidente: si vous êtes impuissant ou chauve et que ça devient une obsession, ce qui n'est qu'un simple symptôme peut se transformer en maladie»; et Marian Dunn, directrice du centre d'études de sexualité humaine à l'université d'État de New York, d'ajouter: «l'impuissance devient vite un cercle

vicieux. C'est un facteur de dépression qui peut avoir des conséquences graves sur le comportement et sur le travail» (*Le Monde*, 14 octobre 1998). Les êtres humains à venir doivent être *fonctionnels*, et fonctionner en tous leurs aspects, même si parfois ils font de la résistance à la pénétration massive du contrôle dans la vie privée, comme dans le cas de ces financiers de Wall Street, si réticents à prendre un prospectus que les publicitaires ont dû recourir à des hommes-sandwichs arborant sur des panneaux l'inscription «Êtes-vous candidats au Viagra?», suivie d'un numéro de téléphone, ce qui a immédiatement entraîné la prescription de centaines d'ordonnances par mois (*Ibid.*).

Second dans les ventes après le Prozac, le Viagra, sur le nom duquel ont déjà fleuri plusieurs légendes (il résulterait de l'accouplement de «viril» et de «Niagara» ou proviendrait de l'espagnol *Vieja agradecida*, «la vieille reconnaissante»), aurait été baptisé ainsi pour sa connotation «vigoureuse et passe-partout, ni masculine ni féminine, internationale et pas exclusivement médicale» (*Ibid.*). À lui seul, il vient d'écrire un nouvel et affligeant chapitre de l'histoire de la sexualité dans la civilisation occidentale, où quarante-cinq millions de couples déplorent «l'impossibilité d'une vie sexuelle normale».

Pour reprendre l'expression de Michel Foucault, c'est notre insatiable «volonté de savoir» qui nous ouvre les portes de ces pitoyables chambres à coucher, et aussi de toutes les autres où la «normalité» règne — et comment! — sous le chiffre de deux rapports sexuels par semaine, que «par bonheur» 41% des couples parviennent à consommer.

Ces chiffres, en vérité, ne se bornent à satisfaire la curiosité morbide des lecteurs de journaux ou à servir de révélateur d'un contrôle social généralisé des mœurs, mais sont au service d'une *nouvelle entreprise d'inquisition de la misère humaine*.

Les assurances médicales américaines¹, qui contribuent au remboursement des médicaments couverts, se sont volontiers rangées du côté de l'Église et collaborent avec des urologues et des médecins généralistes à soumettre à la question qui se déclare impuissant. Elles se sont ainsi empressées de prescrire des contrôles et des vérifications minutieuses, exigeant de savoir quand et combien de fois le trouble est apparu, s'il s'est manifesté avant ou après la mise sur le marché du médicament, pour ensuite, sur la base d'une norme *moyenne* estimée à huit fois par mois, restituer aux malheureux un «plaisir en pilules» artificiel et rationné. Mais, malgré leurs interrogatoires, les médecins ne parviennent pas à établir avec certitude qui ment et qui dit la vérité, d'autant que «pour Pfizer les exigences sont contradictoires: l'intérêt du laboratoire est à la fois de déborder, pour des raisons commerciales, la seule clientèle des malades «sérieux», et de maintenir officiellement une ligne strictement médicale pour convaincre les diverses compagnies d'assurance-maladie de procéder au remboursement» (*Le Monde*, 14 octobre 1998). En outre, les riches veulent bien payer pour les maladies des pauvres, mais certes pas pour leur plaisir; la structure sociale n'est pas encore prête à redistribuer les nouvelles charges

liées à la gestion des douleurs et des loisirs, comme l'exige en fait la domination. Ainsi, certaines compagnies privées d'assurance maladie refusent le remboursement, et la puissante association américaine des retraités, l'AARP, s'indigne que le gouvernement général ait demandé aux États de couvrir le remboursement du Viagra aux plus pauvres à travers le régime public d'assurance-maladie.

Et pourtant l'État américain doit «dans ce nouveau système de confusion des sphères privée et publique où les affaires de sexe deviennent affaires d'État» (*Ibid.*) engager de nouveaux investissements pour ses patients, surtout pour ceux qui ont été le plus soumis à sa discipline, dont les corps ont été rendus le plus efficacement dociles et prêts à l'obéissance. Cinquante millions de dollars ont ainsi été débloqués pour réérotiser à coups de Viagra les corps de troupe des États-Unis ainsi que les militaires en retraite.

Étranges choses que ces interviews que nous lisons dans les journaux, où il nous est donné de connaître l'âge, le métier, l'état-civil et le nombre d'enfants de simples quidams nommés Marius ou Patrick, puis d'être soudain clandestinement introduits dans leurs misères les plus intimes. Nous ne connaissons pas leurs maisons, non plus que la couleur de leurs yeux ou le visage de leur femme, mais nous savons tout de leurs habitudes sexuelles, de leurs troubles et de leurs pathologies; nous savons si un urologue les a pris ou non au sérieux, nous apprenons les frustrations résultant de leurs pénétrations manquées. On croirait regarder de ces photos pornographiques où l'on peut distinguer le moindre détail du pénis ou du vagin des personnages représentés, mais dont un ironique rectangle noir nous dissimule les regards, nous occulte la vision de leur être propre, et interdit ainsi l'irruption de tout ce qui transcende douloureusement le physique. Nous nous trouvons ici dans le domaine indistinct où l'intimité et l'étrangeté se débordent l'une l'autre, en une confusion où le Bloom promène une existence mutilée entre équivoque et curiosité.

«On dit souvent que nous n'avons pas été capables d'imaginer des plaisirs nouveaux. Nous avons au moins inventé un plaisir autre: le plaisir de la vérité du plaisir, le plaisir de la savoir, de l'exposer, de la découvrir, de se fasciner de la voir, de la dire, de captiver et capturer les autres par elle, de la confier dans le secret, de la débusquer par la ruse; le plaisir spécifique au discours vrai sur le plaisir.» (M. Foucault *La Volonté de Savoir*).

Naturellement, les victimes de cette guerre chimique déclarée à l'inefficience sexuelle, de cette croisade pour le sexe à tout prix, ne se sont pas faites attendre: la Food and Drug Administration décompte le 26 août 1998, soixante-neuf «morts du Viagra»; tous, entre quarante-huit et quatre-vingts ans, souffraient d'affections cardio-vasculaires, prenaient régulièrement un ou plusieurs médicaments et, pouvons-nous ajouter, prétendaient en outre à «une vie sexuelle normale».

Dans son discours que nous ne savons pas écouter, notre corps, définitivement séparé de nous, ne nous renvoie que notre insupportable absence à nous-mêmes.

Chaque «dysfonctionnement» représente un manque d'efficacité qui doit être corrigé, chaque somatisation n'est qu'un obstacle gênant à lever. La maladie est un cas particulier du mauvais fonctionnement de ce système de communication qu'est devenu notre organisme, un processus de méconnaissance ou de transgression des limites de l'appareil stratégique que constitue le soi.

Nous ne pouvons nous concevoir comme un «organisme» dont la somme des parties n'égalerait jamais le tout.

La médecine moderne orthodoxe nous explique que tout symptôme connaît son traitement propre, qu'il n'est pas indispensable de rechercher la cause d'un trouble parce que notre maladie est désormais privée de sens et de racines, à l'image du Bloom qui en souffre; il suffit donc d'apprendre par cœur, telle une litanie profane, la liste des effets secondaires et, si nous oublions de rendre hommage au biopouvoir qui nous domine de sa présence inquiétante dans nos soins quotidiens, nous recevons la mort comme ces diabétiques qui espéraient parvenir à faire l'amour.

Texte synthétique dont nous ne savons pas déchiffrer les caractères, notre corps *doit* s'offrir docilement à l'herméneutique des «spécialistes»: nous ne sommes pas appelés à le lire, mais seulement à le réécrire.

Le danger que tend à conjurer ce dispositif articulé d'expropriation est que, tout ce que notre cerveau d'esclave parvient à tolérer, notre corps, insuffisamment docile, le rejette, parce qu'en lui quelque ancestral résidu de l'instinct de rébellion se cache encore; mais où, voilà ce que les *conquistadores* de l'industrie pharmaceutique auront tôt fait de découvrir.

Du désir indifférent

Notre époque où se superposent une surabondance d'images et la coexistence de plusieurs ordres symboliques a pu être définie comme néo-baroque. Mais cette apparente prolifération d'occasions offertes au déploiement du désir n'est que le masque de sa possible agonie.

Le désir s'est fait *indifférent*, dans le double sens où il peut désirer un objet privé de marques de spécificité, non particulier – l'être quelconque de la Jeune-Fille si frappant dans les dernières générations, qui parviennent toujours plus à s'y conformer –, ou simplement rester insensible et négligent, c'est-à-dire cesser de répondre à des sollicitations perpétuelles, mais privées d'intensité propre.

Pour tous ces gens, êtres humains perdus tant pour leurs corps que pour leurs désirs, il n'est pas encore de remèdes, et les médecins leur déconseillent de prendre du Viagra pour éviter des déceptions: «il ne s'agit pas d'un aphrodisiaque», ne se

lassent-ils pas de répéter.

Il n'existe pas de remède mécanique à la chute du désir chez l'être humain à une époque où «l'opacité des différences sexuelles a été démentie par le corps transsexuel, l'étrangeté incommunicable de la *physis* singulière abolie par sa médiatisation spectaculaire, la mortalité du corps organique mise en doute par la promiscuité avec le corps sans organes de la marchandise.» (G. Agamben, *La communauté qui vient*). Le désir indifférent, maintenu entre les pôles de l'anorexie et de la boulimie sexuelle, n'est plus tenu d'affirmer son existence contradictoire: la chimie en a jugulé toutes les faiblesses, la presse l'a estampillé comme pathologique, l'industrie pharmaceutique en a fixé les nouveaux paramètres. Ou bander sur commande ou disparaître.



Nous pouvons faire remonter l'apparition du désir indifférent à la date de naissance de Don Juan, en plein triomphe du baroque et de son *obsession des machines*. Là, d'étonnants dispositifs sont mis en branle; poulies et chariots animent ce qui n'avait pas d'âme; la prodigieuse exhibition du *monstrum* met en scène le sacré et convertit à la foi. C'est l'époque où dans

les villes le sacré se mêle au profane en une contiguïté souvent physique, et où entre dans la légende un moine napolitain qui, voyant partir les foules vers une représentation de la *commedia dell'arte* dont le protagoniste était le personnage comique Polichinelle, se mit à brandir le crucifix sur la scène sacrée en s'écriant: «Venez voir: le voilà le vrai Polichinelle!» Phrase qui n'était pas aussi gratuite qu'on pourrait le croire puisqu'aussi bien Polichinelle, symbole du corps vil et du comique trivial par excellence, était en réalité un familier de la mort, un psychopompe, un de ces démons qui escortent les âmes.

Ce baroque, à la différence du nôtre, était un spectacle qui rendait la mort partout présente, qui l'exorcisait par son exhibition même, au lieu de toujours la reléguer dans l'impensé.

C'est au sein de ce perpétuel *memento mori* que naît Don Juan, sous la plume d'un moine espagnol attaché à démontrer que le désir mécanique, éternellement inquiet, indifférent («*che sia brutta, che sia bella, purché porti la gonnella voi sapete quel che fa?*») n'est pas un péché contre la communauté des vivants, mais contre celle des morts, contre la transcendance. Don Juan, en réalité, ne désire rien d'autre que la mort. Ses provocations continuelles à faire *comme si* la mort n'existait pas, sa dérisoire invitation à dîner lancée à un spectre ne témoignent que de la nature mécanique de son mouvement dans le monde

des vivants. Sans transcendance, il n'y a pas de séduction. Don Juan n'est pas libre, mais esclave de l'unidimensionalité d'un temps qui est déjà oublieux de la mort, donc de l'amour.

La mort abandonnera lentement la scène occidentale dans un mouvement de «disqualification progressive», «la grande ritualisation publique de la mort a disparu, ou en tout cas s'est effacée, depuis la fin du XIII^e siècle [...] Au point que maintenant la mort — cessant d'être une de ces cérémonies éclatantes à laquelle les individus, la famille, le groupe, presque la société tout entière, participaient — est devenue au contraire ce qu'on cache. [...] Et à la limite c'est moins le sexe que la mort qui est aujourd'hui l'objet du tabou.» (M. Foucault, *Il faut défendre la société*). Jadis passage du royaume terrestre au royaume céleste, l'acte de mourir devient irréprésentable dans le cadre du nouveau paradigme technologique du pouvoir, et sa disparition muette, sa ritualisation manquée, ouvrent la voie au désir indifférent, indifférent à la vie, donc à la mort.

«Là où ne règne pas le pouvoir, ni l'initiative, ni l'initial d'une décision, le mourir est le vivre, la passivité de la vie, échappée à elle-même, confondue avec le désastre d'un temps sans présent et que nous supportons en attendant, attente d'un malheur non pas à venir mais toujours déjà survenu et ne pouvant se présenter: en ce sens, futur, passé sont voués à l'indifférence, puisque l'un et l'autre sont sans présent.» (M. Blanchot, *L'Écriture du désastre*).

Dans sa négation implicite de la mort, le désir indifférent, en refusant le temps, refuse la vie. Son existence même ne peut que se greffer sur la *tabula rasa* des passions, la dégradation de l'être humain en machine-sans-âme. Au désir indifférent ne s'oppose pas le désir authentique, mais celui-ci a toujours déjà disparu lorsqu'apparaît celui-là; et cette disparition, dans ces conditions de production, ne saurait se traduire par l'ataraxie grecque, par la force de l'indifférence à la douleur, non plus que par la notion bouddhiste d'*upata*, ou non-attachement. Le désir authentique est dès lors uniquement remplaçable par le désir indifférent; lequel, incapable de dépassement, ne peut que se renverser dans son pôle boulimique donjuanesque, le désir mécanique.

Le désir authentique ne naît pas de la privation, mais est ce qui prend racine dans l'essence profonde du Moi et existe comme aspiration, comme effort pour accroître sa propre puissance à être reconnu par autrui; et, à la différence du désir de la chose, est le désir humain par excellence. Désir actif, auxiliaire des passions, dont les métamorphoses sont celles de l'histoire. Ennemi du «privé» comme de la propriété, le désir authentique, le désir du désir, révèle la vérité secrète du désirant, ce qui le rend proprement humain.

«Le désir (*cupiditas*), écrit Spinoza, est l'essence même de l'homme, en tant qu'elle est conçue comme déterminée, par une quelconque affection d'elle-même, à faire quelque chose» (*Éthique*, III), et c'est de son «essence», si nous voulons le dire

en termes spinoziens, que l'homme se trouve exilé quand il habite l'indifférence du désir. Son Soi devient un appareil stratégique, et en tant que tel privé d'organicité, exposé au danger de devenir chose, d'être entièrement objectivé.

Mais d'un Soi qui n'est plus qu'appareil stratégique, il ne peut naître que des *hommes sans qualité*, sans «affections du Soi», des êtres quelconques qui ne rejoignent jamais *l'autre état*, mais restent confinés au vide de leur unidimensionalité —, masques sans visage dont nulle parole ne saurait dire leur absence à eux-mêmes — Bloom. «Les hommes détruits (détruits sans destruction) sont comme sans apparence, invisibles même lorsqu'on les voit, et s'ils parlent, c'est par la voix des autres, une voix toujours autre qui en quelque sorte les accuse, les met en cause, les obligeant toujours à répondre d'un malheur silencieux qu'ils portent sans conscience» (M. Blanchot).

Mais l'indifférence du désir — désormais restreinte à son pôle mécanique — qui contrôle à présent le devenir chose de l'homme et sa perte à soi, contient aussi les possibilités de son renversement, au nom d'une réappropriation qui passe nécessairement par le corps, la seule chose que le Soi est encore bien obligé d'habiter; aussi cette réappropriation advient-elle nécessairement à travers le langage, qui avant de dire quoi que ce soit, nous dit *toujours en tant que corps*, dans la mesure où le non-linguistique, l'immédiat est le présupposé du langage, car, comme l'explique Hegel, «l'élément parfait, où l'intériorité est aussi extérieure que l'extériorité est intérieure, c'est le langage» (Hegel, *La Phénoménologie de l'esprit*).

C'est pourquoi «la singularité quelconque qui veut s'approprier son appartenance même, son être-dans-le-langage et qui rejette, dès lors, toute identité et toute condition d'appartenance, est le principal ennemi de l'Etat» (Giorgio Agamben).

De la réification

Il y a bien un mode d'emploi des hommes-machines, mais celui-ci n'a lui-même rien de machinique. C'est au contraire la colonisation de l'humanité de l'homme qui a seule pu assurer à la domination marchande son maintien à l'état de machine. Mais les modalités de la production présente ne peuvent plus se satisfaire de tels esclaves, aussi menaçants que diminués. Il a donc fallu dissoudre la chaîne de montage, où la communauté ouvrière avait une fâcheuse tendance à demeurer palpable, et l'étendre de façon diffuse à la totalité du corps social, au risque de révéler le caractère métaphysique de tout esclavage, celui du corps comme de l'esprit. Notre temps a dû mettre l'âme au travail. Ame qui doit être suffisamment socialisée, c'est-à-dire avoir suffisamment de rapports sexuels, mais en même temps doit rester assez étrangère à elle-même pour ne pas désirer ce qui pourrait réellement la libérer, c'est-à-dire *un usage différent du corps*.

Dans cette perspective, c'est le contrôle de la communication entre l'intériorité humaine et le monde qui devient cen-

tral, par les désirs, désirs de consommation, d'évasion, de réussite professionnelle, mais surtout désirs d'*humanité*, de rencontre avec autrui, qui ne soient pas pour autant pure connexion.

«Les particularités historiques de la version de la subjectivité moderne, cartésienne, ont été simplement remplacées par une nouvelle configuration post-moderne du détachement, une nouvelle idée d'incorporité: un rêve d'*ubiquité*, (...) mais quel type de corps est libre de changer à plaisir de forme et de place, peut devenir n'importe qui et voyager n'importe où» (S. Bordo, *Feminism-Postmodernism*) «No body», personne, et c'est ce que le désir indifférent désire de l'autre: sa personne, son masque. Le désir indifférent ne peut que se mettre en scène comme désir de *personne*.

Un simple désir de l'enveloppe, une «libido vestimentaire», voilà ce qu'éprouvent les hommes qui se sentent chose-qui-sent. «Au lieu de la viscosité grouillante et trouble de la vie et de la mort, la sexualité neutre ouvre l'horizon intemporel de la chose» (M. Perniola, *Il sex-appeal dell'inorganico*). L'homme devenu chose considère ses sensations avec un curieux détachement: plus rien ne lui appartient excepté les choses mêmes, et c'est seulement les choses qu'il peut désirer, ou les autres dans la mesure où ils sont eux-mêmes des choses. Perniola, qui a décidément la vue courte, donne ici pour un horizon inéluctable une sexualité indolente entre choses. Dans sa tranquille foi en la fin de l'histoire, il veut tout de même croire que l'humanité à venir est appelée à se libérer de la hantise de la performance, tout simplement en se libérant du désir de l'être humain, troqué à bon compte pour l'excitation rassurante et désœuvrée des choses. Macabre perspective que celle d'un exode général hors de la vie vivante où des hommes chosifiés s'égareraient parmi les choses et les marchandises, n'étant plus l'un pour l'autre que l'objet d'un désir d'objet. «Si un vagin n'était qu'un vagin et non une allégorie du paysage terrestre, l'excitation ne pourrait être illimitée; et de même si le paysage terrestre ne renvoyait qu'à lui-même, l'architecture ne serait que la construction et la représentation du territoire. On va du vagin au cosmos par un chemin qui va du même au même, parce que ni le vagin, ni le monde ni même notre corps ne sont plus des lieux habitables.» (*Ibid.*)

Du post-féminisme

Ce qu'est devenue la femme dans son rapport au désir masculin, c'est la réalisation terrestre d'un archétype de beauté stérile et d'autosuffisance.

Chaque femme n'est plus qu'un être synthétique, manipulé par l'industrie pharmaceutique et cosmétique quand ce n'est pas celle de la chirurgie esthétique. Son modèle n'est autre que le corps synthétique publicitaire, ses conseillers en reformatage les journaux féminins, systèmes de production sémiotique



clos et autoréférentiels, paradoxalement imperméables à l'ingérence masculine.

La chute de l'ordre patriarcal et le devenir-femme du monde trouvent partiellement leur explication dans le processus d'autonomisation du corps de la femme par rapport au désir masculin et au désir en général: plus le corps féminin est objet de reformatage et de remodelage, plus il perd la capacité sensible d'éprouver du plaisir et d'exprimer métaphysiquement la sensualité.

Il importe à la *femme actuelle* d'être *désirable*, non d'être désirée.

A l'ordre patriarcal déchu ne s'est substitué aucun ordre si ce n'est un contradictoire *impératif catégorique hédoniste* qui marque la chair des stigmates de la douleur et de l'impuissance.

Avec le Viagra c'est le rapport sexuel qui s'autonomise définitivement des sujets c'est l'industrie pharmaceutique qui copule avec elle-même, sous la forme d'une femme chimiquement modifiée par la pilule anticonceptionnelle et les substituts diététiques de repas.

Le Viagra n'est pas réellement un *médicament pour l'homme*, parce que le problème n'est pas tant de comprendre à quelle inefficience masculine il remédie, qu'à quelle inquiétude féminine il met fin, si nous devons en croire Erica Jong³ selon laquelle pour la femme «le dernier dilemme est de se trouver face à un pénis mou».

Dans la *polis* grecque, la différence entre le foyer domestique et l'*agora* était implicite et fondatrice, parce qu'elle correspondait à la séparation entre le domaine de l'absence de liberté, de la violence qui s'exerçait sur les esclaves et les créatures non libres – femmes et enfants –, et le domaine de la libre discussion

et de l'usage de la persuasion que les hommes-citoyens appliquaient entre pairs. Mais, comme l'écrit Hannah Arendt, «dans nos conceptions, la frontière s'efface parce que nous imaginons les peuples, les collectivités politiques comme des familles dont les affaires quotidiennes relèvent de la sollicitude d'une gigantesque administration ménagère. La réflexion scientifique qui correspond à cette évolution ne s'appelle plus science politique, mais «économie nationale», «économie sociale» ou «Volkswirtschaft», et il s'agit là d'une sorte de «ménage collectif».

Alors que la sortie du foyer domestique aurait pu se traduire pour la femme par une libération de l'*oikou nomos*, de la loi de la maison, nous voyons aujourd'hui, au contraire, cette loi s'étendre au fonctionnement entier de la société.

On peut désormais parler d'une féminisation du monde dans la mesure où nous vivons dans une société d'esclaves sans maîtres.

La femme n'a jamais été aussi loin de sa libération sexuelle, et donc corporelle, qu'à l'ère du Viagra. C'est dans l'exode de son propre corps que doit être recherchée la raison de la chute du désir masculin.

Quasi unum corpus

Le corps féminin n'a jamais été si public et en même temps si désert que dans les années du post-féminisme: ce n'est plus qu'un emballage où chaque différence non codifiée par les langages publicitaires est une imperfection à gommer, où tout écart par rapport aux paramètres connus est un handicap eu égard à la norme du désirable.

L'amère vérité du Spectacle semblerait nous révéler une évidence qui n'a pas su trouver le lieu de s'affirmer: *ce n'est pas la beauté qui enflamme le désir*; le désir est une entité métaphysique. Platon écrivait: «Éros n'est ni laid ni beau, ni jeune ni vieux»; en d'autres termes, il n'habite pas l'espace éphémère de la chair.

Aujourd'hui, les corps sont de tristes édifices habités et construits par la chimie. Les corps des Bloom sont des architectures inhabitables.

L'effondrement d'un ordre symbolique, au lieu d'annoncer une période de libertés nouvelles, s'est résolu dans la décomposition du corps même de la société et conséquemment des corps des individus qui la composent.

Comme nous l'expliquait déjà Tite-Live avec son *Apologie des membres et de l'estomac de Menenius Agrippa*, et comme l'a repris une vaste littérature tant au Moyen Âge qu'à l'âge baroque, le lien entre le corps politique de la société et le corps personnel des sujets va bien au-delà d'une belle métaphore. Pour Saint Thomas, les hommes formaient *quasi unum corpus*, pour ainsi dire un seul corps, et toute l'antiquité insistera sur l'égalité nécessaire des membres au bien-être de l'organisme.

Rufus ira jusqu'à dire que si l'esprit se perd en de vaines imaginations il faut «assujettir l'âme et la faire obéir au corps».

En fait, «ce qui rend la société de masse si difficile à supporter n'est pas, principalement du moins, le nombre des gens», mais le fait que les individus soient comme plongés dans une séance de spiritisme où, par l'effet d'un prodige inexplicable, la table s'évanouirait et où tous se retrouveraient «assis, les uns en face des autres n'étant plus séparés, mais n'étant plus reliés non plus, par quoi que ce soit de tangible» (Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*), membres détachés du corps, organes sans corps exposés à une inévitable décomposition.

Face à l'exigence économique que les corps survivent à la nécrose d'un *bios politikos* qui les abandonne, ce à quoi nous assistons est une reconstitution artificielle des limites des organismes, une délimitation de leur forme physique et de leurs aptitudes à la praxis.

Le *reformatage* consiste en ceci: reproduire à l'intérieur d'une nouvelle *forme* domestiquée, privée de mémoire, des pulsions et des potentialités purement immanentes, presque complètement dépourvues d'épaisseur psychologique et métaphysique; faire des hommes des intelligences artificielles toujours plus prévisibles et de leurs corps des dispositifs toujours plus dociles.

Bijoux indiscrets et Shekhina

Les mouvements féministes des années soixante-dix disaient que le «*personnel est politique*», c'est-à-dire qu'ils revendiquaient pour l'économie individuelle des désirs une place éloignée des réflecteurs du Spectacle; ils évoquaient un public qui ne fût pas publicitaire et qui produisit un sens *différent* de la normativité informant tout «privé» qui se croirait singulier.

L'événement que constitue le Viagra prouve non seulement la faillite de ce projet, mais, ce qui en est la conséquence directe, que tout ce qui croissait à l'ombre de l'intimité des sentiments que se portaient les gens a été porté à la lumière impitoyable d'une confession médiatique générale.

Ce que le Viagra a vaincu n'est pas tant l'impuissance, que le résidu de ce que Foucault appelait la «latence essentielle» de la sexualité, c'est-à-dire ce que toute forme de domination tend à démasquer et qui n'est pas ce que le sujet voudrait cacher, mais ce qui reste caché à lui-même.

La prétendue «libération sexuelle» s'est traduite, dans ses ultimes conséquences, par une libéralisation du sexe et de ses secrets, en un marché du désir autonomisé de son objet comme de son sujet; marché pour lequel le coït, nouvelle forme de l'équivalent général abstrait, *doit* avoir lieu, comme un commerce parmi tant d'autres, indépendamment des personnes qui s'y trouvent impliquées, des sentiments qu'elles éprouvent, de l'atmosphère et de l'humeur où elles se trouvent. L'érection mécanique, payable à vue au porteur, l'a emporté sur toute métaphysique de l'Éros.

différent pour chacun, mais il est compréhensible pour ceux qui suivent le même chemin, c'est-à-dire, «dès lors que chaque individu a une tâche particulière dans la lutte pour la réalisation du *Tiqqun*, selon le degré et l'état propre de son âme» (*Ibid*). Marx disait en substance la même chose, mais avec plus de précision: «C'est seulement quand l'homme réel individuel a repris en soi le citoyen abstrait [...] quand l'homme a reconnu et organisé ses forces propres en forces sociales et donc ne sépare plus de soi la force sociale sous la forme de la force politique, c'est alors seulement que s'achève l'émancipation humaine.» (Marx, *La question juive*).

La Shekhina, si intime qu'elle soit avec la sphère céleste, se tient amoureusement auprès de tous les hommes, comme elle l'était auprès d'Israël partout où il était en exil; et de même, «lorsque deux hommes sont assis à interpréter les paroles de la Torah, la Shekhina se trouve parmi eux» (J. Abelson, *The immanence of God in rabbinical Literature*), puisqu'il n'y a pas de lieux où la Shekhina ne soit pas, où elle ne souffre pas la même douleur que l'homme, «pas même dans le buisson ardent» (Exode rabba sur Exode 2,5). «Lorsque l'homme endure des souffrances, que dit le Shekhina? «Ma main me fait mal; ma tête me fait mal»» (G. Scholem).

Même si la Shekhina ne nous abandonne jamais, à cause de son exil, elle nous laisse constamment exposés au risque que «la parole – c'est-à-dire la non-latence et la révélation de quelque chose – se sépare de ce qu'elle révèle et acquière une consistance autonome. Dans cette condition d'exil, la Shekhina perd sa puissance positive et devient maléfique (les kabbalistes disent qu'elle «suce le lait du mal»)» (G. Agamben).

Mais quelque chose peut mettre fin à cet exil, et c'est la conscience que «la parole, dans son essence originelle, est un engagement auprès d'un tiers pour notre prochain: acte par excellence, institution de la société. La fonction originelle de la parole ne consiste pas à désigner un objet pour communiquer avec autrui, dans un jeu qui n'en tire pas à conséquence, mais à assumer pour quelqu'un une responsabilité auprès de quelqu'un. Parler, c'est engager les intérêts des hommes. La responsabilité serait l'essence du langage.» (E. Levinas, *Quatre lectures talmudiques*)

Biopolitique et monnaie virile

En ces jours où une érection s'achète, se programme, et où l'emblème historique de la domination masculine devient quelque chose de reproductible *in vitro*, séparé de son aiguillon et de son sens, tous les obstacles à la prostitution universelle sont levés.

Le sexe n'a plus seulement un marché, il est un marché; dernier fragment de nuit que nous portions en nous, il cède à la pure positivité du corps dénaturé et devenu quelconque de notre temps.

Le «seuil de modernité biologique» d'une société se situe au moment où la vie nue devient l'enjeu des stratégies politiques, – à supposer toutefois qu'une vie séparée de sa forme soit encore une vie.

«Durant des millénaires, l'homme est resté ce qu'il était pour Aristote: un animal vivant et en outre capable d'une existence politique; l'homme moderne est un animal dans la politique duquel est en question sa vie d'être vivant» (M. Foucault). Ce n'est plus la mort qui est l'instrument de domination, mais l'administration de ce qui est vivant dans un domaine de «valeur et d'utilité», domaine où le commerce est parfaitement immatériel, et dont la monnaie est la faculté de désir qui investit la totalité de la vie biologique et culturelle.

Imaginons, écrit Klossowski, que «nous nous trouvions dans une époque industrielle où les producteurs ont les moyens d'exiger à titre de paiement des objets de sensation de la part des consommateurs.

«Ces objets sont des êtres vivants. Selon cet exemple du troc, producteurs et consommateurs en viennent à constituer des collections de «personnes» destinées prétendument au plaisir, à l'émotion, à la sensation. Comment la «personne» humaine peut-elle remplir la fonction de monnaie? Comment les producteurs, au lieu de «se payer» des femmes se feraient-ils payer «en femmes»? Comment les entrepreneurs, les industriels paieront-ils alors leurs ingénieurs, leurs ouvriers? «En femmes.» Qui entretiendra cette monnaie vivante? D'autres femmes. Ce qui suppose l'inverse: des femmes exerçant un métier se feront payer «en garçons». Qui entretiendra, c'est-à-dire qui sustentera cette monnaie virile? Ceux qui disposeront de monnaie féminine» (P. Klossowski, *La monnaie vivante*).

La communauté qui vient

«Autrement dit, la persécution qui m'ouvre à la plus longue patience et qui est en moi la passion anonyme, je ne dois pas seulement en répondre en m'en chargeant hors de mon consentement, mais je dois aussi y répondre par le refus, la résistance et le combat, revenant au savoir, au moi qui sait, et qui sait qu'il est exposé.» (M. Blanchot)

La communauté qui vient est une communauté qui se libérera grâce au corps et par conséquent grâce aux mots pour le parler.

Alors que dans le modèle de production fordiste, le corps était condamné à la chaîne de montage par ses gestes répétitifs, et l'esprit restait «libre» d'en penser les formes d'émancipation, aujourd'hui, le travail étant dans les sociétés capitalistes avancées presque entièrement intellectuel, c'est le corps qui assiste, incrédule et oublié, à cette nouvelle exploitation. Oublié durant les heures de travail, mais constamment présent dans le temps libre sous forme d'obsession, le corps est la plus matérielle de nos déterminations en même temps que la carte de visite qui

permet d'accéder au marché du travail dématérialisé. Il est la *personne*, le masque qui doit être soigné dans le détail, pour qu'il ne puisse s'exprimer dans son langage, le langage de l'in-soumission.

Dans cet immense marché de la «désirabilité», c'est au désir abstrait et vide de la société marchande que nous devons nous en remettre si nous voulons nous «insérer socialement» et travailler. Ce nouveau marché ne constitue pas un espace que nous habiterions officiellement en tant que singularités, mais un paramètre général auquel nous devons nous conformer.

Stuart Ewen cite une brochure commerciale exemplaire des années vingt qui faisait déjà la réclame pour des produits de beauté féminins: en couverture figurait un «nu impeccablement net, poudré et maquillé, accompagné de la légende suivante: «Votre chef d'oeuvre: Vous même.» (Stuart Ewen, *Consciences sous influence. Publicité et genèse de la société de consommation*)

«La publicité, explique Ewen, avait emprunté à la psychologie sociale la notion de *moi social* et en avait fait une pièce essentielle de son arsenal. Ainsi chacun se définissait-il soi-même dans les termes fixés par le jugement des autres», ainsi «au milieu de sa cuisine-salle de machines, l'épouse moderne était censée passer son temps à se demander si son «moi», son corps, sa personnalité, étaient compétitifs sur le marché socio-sexuel qui définissait son poste de travail.» (*Ibid.*)

Ce qui arrivait à l'épouse à la veille de sortir du foyer et d'entrer à l'usine, arrive aujourd'hui à la société entière transformée en une «gigantesque administration domestique».

Le corps de la femme est, comme en témoignent déjà le mythe de Pygmalion, le véhicule privilégié du biopouvoir. Poupée capable de désirer, c'est ainsi que la société la désirait et en accompagnait, complice, le devenir-chose-qui-sent.

S'il est vrai que la frigidité féminine n'étonnait pas l'Occident, tacitement d'accord sur ce triste sous-entendu, l'impuissance masculine surprend toujours, parle une langue de souffrances jusqu'à présent inouïes.

L'invention d'un remède pour obtenir un orgasme finalement simulé des deux côtés, n'arrêtera pas le discours du corps indocile, mais ne fera que le contraindre et le réprimer dans une activité forcée qui ne pourra tarder à chercher une voie propre pour se libérer.

«La discipline est une anatomie politique du détail» qui «dissocie le pouvoir du corps; elle en fait, d'une part, une «aptitude», une «capacité» qu'elle cherche à augmenter, et elle inverse d'autre part l'énergie, la puissance qui pourrait en résulter, et elle en fait un rapport de sujétion stricte. Si l'exploitation économique sépare la force et le produit du travail, disons que la coercition disciplinaire établit dans le corps le lien contraignant entre une aptitude majorée et une domination accrue.» (M. Foucault, *Surveiller et punir*)

Dans une société où les classes sociales ont été rempla-

cées par d'une «petite bourgeoisie planétaire» (G. Agamben) s'annonce *une nouvelle forme de conscience*. Le terrain de lutte qui se dessine est métaphysique au sens de son immanence au corps, et c'est parcequ'il est symbolique et immatériel qu'il libère le concret et le matériel. C'est le corps que la microphysique de la domination tient en échec à travers des techniques minutieuses, «petites astuces dotées d'un grand pouvoir de diffusion, dispositions subtiles, d'apparence innocente, mais profondément insinuant, dispositifs qui obéissent à d'inavouables économies ou poursuivent des coercitions sans grandeur» (M. Foucault). C'est contre cette forme subtile d'expropriation que s'engageront les luttes à venir; la nouvelle libération de l'emprise de la microphysique sera métaphysique ou ne sera pas.



NOTES

1. «Une société californienne, la Health Network, exige un rapport médical attestant les troubles de l'érection; la Cigna Healthcare, groupe d'assurances auquel sont affiliés 15 millions d'Américains, réclame des documents qui non seulement décrivent le symptôme, mais en attestent l'apparition avant l'arrivée du Viagra sur le marché; la Kaiser Permanente demande une documentation clinique et de toute façon ne rembourse le Viagra qu'à 50% et non à 70% comme pour tous les autres médicaments» (L'Espresso, n. 19, année XLVI).
2. «qu'elle soit laide ou belle, du moment qu'elle porte jupon, vous savez ce qu'elle fait» Mozart-Da Ponte Don Giovanni
3. Auteur du roman-bible de la révolution sexuelle féminine, *La peur de voler*.